

## Notes de lecture

Hubert Aquin, Jean-Guy Pilon, Hélène Fecteau, Pierre Villon, Jean-Yves Théberge et René Tavernier

Volume 10, numéro 1 (55), janvier–février 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aquin, H., Pilon, J.-G., Fecteau, H., Villon, P., Théberge, J.-Y. & Tavernier, R. (1968). Compte rendu de [Notes de lecture]. *Liberté*, 10(1), 67–73.

## notes de lecture

**LES POUVOIRS EXTERIEURS DU QUEBEC**, par Jacques Brossard, André Patry et Elisabeth Weiser. Les Presses de l'Université de Montréal, 1967.

Cet ouvrage renferme des informations fort intéressantes sur le peu de pouvoirs qui sont dévolus au Québec au sein de la Confédération canadienne. Et l'idée motrice qui a présidé à la fondation du Canada est clairement exprimée par J. A. Macdonald, dans un texte que cite André Patry: "*Par la constitution, nous concentrons la force dans le parlement central et faisons de la confédération un seul peuple et un seul gouvernement...*" (p. 63) Cette évidence crève les yeux: il n'est pas nécessaire de faire un procès d'intention aux Pères de la Confédération... Hélas, nous savons exactement qu'ils rêvaient de construire un Canada centralisé et uni; nous savons aussi qu'"en tant qu'expression politique des Canadiens français", le Québec constitue un accroc à cette centralisation abusive.

Il ne s'est pas trouvé encore de chef d'état du Québec qui procède vraiment à la sécession du Québec d'avec la Confédération canadienne; tout au plus, certains d'entre eux ont-ils brandi l'éventualité de cette sécession comme un argument de chantage afin d'obtenir, sous pareille menace, un peu plus de pouvoir. Mais cela ne va pas bien loin; et le droit de sécession "n'existe que du commun accord des autres membres", comme l'écrit Monsieur Patry après avoir énuméré des cas pratiques (p. 29).

L'étude de Mlle Weiser nous apprend que la Suisse a aussi suivi ce mode centralisateur: "*Depuis un siècle, l'évolution des institutions publiques suisses a été marquée par un fort courant centralisateur, caractérisé par l'accroissement des compétences de la Confédération aux dépens des cantons*" (p. 144). Et ce courant centralisateur semble avoir eu, en Suisse, plus de succès pratique qu'au Canada, par exemple. "*La pratique suisse s'inspire plutôt de l'interprétation centralisatrice que de la théorie fédéraliste*" (p. 147).

Les deux études de Monsieur Brossard traitent des problèmes techniques reliés à cette question des pouvoirs extérieurs du Québec: Monsieur Brossard va dans le détail, examine les problèmes de police, de taxation, de propriété, de territorialité et d'extra-territorialité, etc. En fin de compte, il examine les limites actuelles de la "souveraineté" du Québec au

sein de la Confédération. Puis, à la fin et en conclusion, il entrevoit l'extension de ces pouvoirs par la modification du statut du Québec dans la Confédération; un réalisme éclairé semble guider ces études et caractériser, d'ailleurs, tout ce livre que nous avons lu avec le plus grand intérêt.

P.V.

**CANCER**, roman, par Anne Bernard, Editions du Cercle du Livre de France, Montréal 1967, 148 pages.

C'est étrange les rapprochements que l'on peut faire parfois en lisant un livre qui ne nous passionne pas spécialement, qui ne capte pas toute l'attention dont on est capable. En lisant ce roman de Madame Anne Bernard, gagnante du Prix du Cercle du Livre de France 1967, je me suis mis à penser à ces mélodrames d'Henri Deyglun, que des troupes de passage présentaient dans mon village, quand j'étais enfant, au moins une fois l'an. Il y était souvent question de maladie et de cancer. Ma comparaison s'arrête là: le théâtre bien huilé de M. Deyglun n'ayant pas la qualité littéraire, parfois un peu léchée, des romans de Madame Anne Bernard.

**CANCER**, raconte sous la forme du monologue d'une épouse bien fidèle, bien propre, bien gentille donc sans intérêt — l'évolution de la maladie de son médecin de mari, bien courageux, bien brave, bien gentil. Un couple d'idéale banlieue!!! Grâce à son courage lucide et au calme espoir de son épouse, le mari surmontera sa maladie après les traitements nécessaires et l'opération inévitable. Le ciel redeviendra serein. Tout bleu, tout bleu, tout bleu!

Livre de bon sentiment que celui-là. Le moins passionnant des trois romans de Madame Bernard.

J.-G. P.

**DAVID STERN**, roman par Marie-Claire Blais. Editions du Jour, Montréal, 1967, 127 pages.

Livre discuté que plusieurs ont trouvé discutable, ce roman m'a plu au contraire des autres livres de Marie-Claire Blais.

David est ce jeune adolescent qui, par désespoir, choisit le mal. Un choix qu'il mènera jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Un être sensible et intelligent, incapable d'accepter le monde tel qu'il est et d'y trouver sa place. C'est dans leur réalité qu'il voit les gens, les cadres qui les entourent et les supportent et non à travers l'enseignement qu'on lui en a donné! Cette lucidité lui donne à la fois force et impuissance lesquels le détruiront, le cloîtrant dans son univers intérieur et lui rendant la vie insupportable dans la mesure où s'intensifie son expérience solitaire vécue dans l'obsession. Dans son éducation comme dans presque toute éducation, on ne lui apprend pas à être lui-même, ni comment faire face à la vie. On préfère lui dire ce qu'est la vie après avoir pris soin de la maquiller à l'aide des traditions, des faux principes et d'une bonne dose de catholicisme. Mais tout cela ne résiste pas sur certaines peaux plus sensibles et il en résulte une totale et irréparable inadaptation. On lui a donné des recettes et c'est en les refusant sans avoir trouvé "sa" solution, qu'il se désarme.

Tout le long du livre, nous assistons à une destruction acharnée, quotidienne et passionnée. Rien ne le distrait et rien ne l'occupe en dehors de sa démarche vers la mort par destruction progressive. C'est un univers

fermé, complexe mais clair comme une idée fixe. Il y a une rage de vivre dans cette rage à se détruire.

L'écriture de Marie-Claire Blais qui est, ici, plus souple et plus personnelle acquiert plus de poids. Si ce livre a un défaut, c'est celui d'être trop court. On le lit en peu de temps et on a l'impression qu'il a été écrit aussi rapidement qu'on le lit. C'est dommage car il y manque la force et la profondeur qui lui auraient permis de s'imposer. Le thème est en lui-même passionnant, il remet en question la valeur des structures de tout ce qui sert d'appui à la société actuelle. Un tel sujet supporte mal d'être résumé en cent vingt-sept pages.

H. F.

*APPROXIMATIONS*, essais, par Maurice Blain. Coll. "Constantes", Editions HMH, Montréal, 1967, 243 pages.

Après avoir lu son avant-propos, on connaît mieux Maurice Blain, auteur d'écrits politiques et littéraires. Il se révèle d'ailleurs tout au long du livre.

Ceci dit, il a beau prévenir honnêtement le lecteur de ce qui l'attend, la diversité des sujets traités gêne un peu, l'inégalité qualitative des textes beaucoup plus. Plusieurs essais sont vraiment excellents. Mais d'autres les dévaluent, et on regrette leur malencontreuse présence. Lorsqu'il s'agit d'un recueil, ce genre de mésaventure n'arrive que trop souvent.

Les essais ont été minutieusement classifiés, certes, mais l'auteur aurait dû se montrer impitoyable. N'est-il pas, (selon la jaquette du livre) "*cartésien par l'esprit, révolutionnaire par le coeur*"? A la guillotine, les inutiles! (Je parle de textes, évidemment...)

P. V.

*LA CAFETIERE EST SUR LA TABLE* — ou contre le nouveau roman, par Pierre de Boisdeffre, Editions de la Table Ronde, Paris, 1967, 158 pages.

M. Pierre de Boisdeffre entreprend de régler ses comptes avec le nouveau roman, mais surtout avec celui qui en est la figure la plus illustre, M. Alain Robbe-Grillet, et le critique qu'il appelle son thuriféraire, M. Roland Barthes.

Si l'auteur trace rapidement, et avec un bel esprit de synthèse, l'histoire du roman français, il faut bien constater qu'il est passablement préjugé, comme tout pamphlétaire qui se respecte, à l'égard de M. Robbe-Grillet et de tout le phénomène nouveau roman qui a parfois produit des oeuvres discutables, ainsi que ne manque pas de le rappeler M. de Boisdeffre. Mais le pamphlet n'attaque pas suffisamment les adversaires et manque de verve et conséquemment d'intérêt. M. de Boisdeffre ne manie pas l'humour avec assez de subtilité, car s'il parvient à se moquer assez généreusement de M. Barthes, il ne réussit pas à ébranler d'un centimètre l'admiration qu'un lecteur moyen peut avoir pour un livre comme *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS* ou un film comme *L'ANNEE DERNIERE A MARIENBAD* ou encore cette belle *IMMORTELLE*.

Alors, quoi?

Alors, il s'agit d'une querelle entre gens du monde. On se demande s'il fallait un livre pour vider ses inimitiés personnelles qui, je m'empresse de l'ajouter, sont aussi respectables que certaines amitiés.

J.-G. P.

**PLACIDE BEUPARLANT, REVOLUTIONNAIRE TRANQUILLE**, roman par Louis Landry, Montréal, Editions du Cercle du Livre de France, 1967, 144 pages.

Que l'humour est difficile! De façon générale, mais, me semble-t-il, de façon toute spéciale pour le Québec, pays du nord à l'haleine (parfois) de latin.

Le roman de M. Louis Landry, même s'il contient quelques pages assez amusantes, est d'une lourdeur étonnante et ne maintient pas ce ton léger et humoristique qui devrait se retrouver à chaque page.

L'auteur y emploie aussi beaucoup trop de "trucs" compliqués qui n'atteignent pas leur but, et finissent par nous ennuyer au lieu de nous amuser.

Que l'humour est difficile en ce pays!

J.-G. P.

**DU DUPLESSISME AU JOHNSONISME 1956-1966**, par Gérard Bergeron. Coll. "Aspects", Editions Parti-pris, Montréal, 1967, 470 pages.

L'ouvrage a paru au printemps, mais on peut dire tout le bien qu'on en pense au mois de février. C'est ce genre de livre. Et puis, en toute franchise, qui s'est donné le temps de lire pendant l'Expo?

Il s'agit d'un recueil de chroniques parues entre 1956 et 1966 dans *Le Devoir*; Gérard Bergeron, professeur à l'Université Laval, les signalait alors Isocrate pour des raisons qui, grâce à un avant-propos très complet, ne sont désormais ni obscures ni mystérieuses. C'est presque dommage; ce masque abandonné avait son charme... "Les chroniques d'Isocrate" obtinrent un succès qui justifie à lui tout seul la réunion des articles en volume. Mais à l'intérêt documentaire, historique qu'offrent les essais, s'ajoute leur qualité intrinsèque. J'ai même l'impression qu'avec les années on leur trouvera de plus en plus de mérite, qu'ils seront réédités, avec des notes explicatives; d'ailleurs, il y en a déjà. Ce sera la rançon exigée d'un homme qui fait oeuvre d'historien, de sociologue et de journaliste à la fois, avec (d'après ce qu'on peut en lire) bonne humeur, allant, modestie.

Les essais de Gérard Bergeron sont suivis d'un texte de Lionel Ouellet, professeur de science politique: "A l'écoute du diapason populaire." Il n'est pas à sa place, d'autant plus que Gérard Bergeron tire ses propres conclusions "en pointillisme". L'essai "sur un programme de réformes institutionnelles" de Lionel Ouellet, plutôt ambitieux, ne peut se développer dans le cadre étroit qui lui est réservé; il mérite d'être nourri puis publié à part.

P.V.

**UN SIECLE DE LITTERATURE**, une anthologie bilingue préparée par Guy Sylvestre et H. Gordon Green. Editions HMH et Ryerson Press, 1967, 720 pages.

C'est toujours une excellente idée que celle de faire le bilan d'une littérature, qu'elle soit québécoise, canadienne ou chinoise. Que l'on choisisse pour cela l'anniversaire d'un événement politique peut et doit nous étonner. Cela peut nous étonner parce qu'on aurait pu tout aussi bien choisir un événement sportif ou le cinquantième anniversaire d'un grand magasin. Cela doit nous étonner parce que c'est là un moyen publicitaire; excellent sans doute, mais qui sert d'autres fins que la littérature elle-même,

surtout dans ce cas-ci. Utiliser la littérature comme instrument de propagande pour un fait politique, cela frise l'esprit totalitaire, surtout quand cet événement politique fait l'objet d'un débat public où s'opposent deux nations. Voilà ce que vient de faire la commission du centenaire en publiant chez HMH et Ryerson Press *Un Siècle de Littérature*. On va même plus loin, le premier et les deux derniers textes du volume célèbrent, à leur façon, le régime politique qui est, en somme, l'auteur de ce livre.

On sait qu'une anthologie c'est à la base un choix, et que tout choix est arbitraire. D'ailleurs Guy Sylvestre nous avertit en préface: "*On pourra critiquer ce choix, on ne pourra pas dire qu'il a été fait à la légère*". Je trouve quand même étonnant (et significatif aussi) que certains auteurs du Québec aient refusé que l'on reproduise leurs textes. Je me demande si tous les auteurs ont été prévenus du fait que leurs textes allaient paraître dans cette anthologie!

Il est un autre fait que l'on se doit de relever: ces deux littératures qu'on place côte-à-côte (ou plutôt enlacées) dans un grand lit bonnetentiste sont deux étrangères. Ce mariage de raison, politiquement rentable, est un non-sens. Notre littérature est québécoise, l'autre est peut-être canadienne. Les thèmes, la pensée, la langue, tout cela est si différent dans les deux littératures que les présenter comme faisant partie de la même famille (des frères siamois!) nous laisse songeurs sur les intentions qu'avaient les responsables.

Notons que le volume est relié, bien présenté et d'un prix très abordable. Evidemment, nous ne nous reconnaissons que chez un auteur sur deux, et encore!

J.-Y. T.

*ELISE OU LA VRAIE VIE*, roman de Claire Etcherelli, Paris, Editions Denoël, 1967.

On ne peut s'empêcher de penser que le jour où les Editions Julliard ont décidé de ne plus publier la Collection des "Lettres Nouvelles" dirigée par Maurice Madeau n'a pas été faste: sitôt connue cette décision, Georges Perec obtenait le Prix Théophraste Renaudot pour *Les Choses* dont le thème a été repris, cette année par Jean-Louis Curtis dans son roman *Un jeune couple*. Et voici que le Prix Femina 1967 a été attribué à *Elise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli, paru également dans la Collection de Maurice Nadeau.

Le Goncourt de novembre 67 a été et continue d'être fort discuté. Le Renaudot n'obtient vraisemblablement pas un vif succès de public. Tout laisse à penser que le jury du Prix Femina a eu, cette année, la main particulièrement heureuse. Non que le livre de Claire Etcherelli — sa première oeuvre, fait des concessions au lecteur: il s'agit d'un livre fort âpre, dépourvu de sensiblerie. Mais enfin, le sujet même du roman, ou plutôt du récit, est passionnant.

Elise vit depuis 1940 dans une ville du Nord de la France avec sa grand-mère et son frère Lucien. La grand-mère fait des ménages pour joindre les deux bouts, pour améliorer le ravitaillement. Les deux femmes continueront à faire des sacrifices pour que Lucien puisse poursuivre ses études. A quinze ans, il se lie avec un ami, Henri, qui exercera sur lui une influence considérable... Vient l'époque de la Guerre d'Indochine. Lucien se marie, à peine majeur. Très vite, Marie Louise, sa femme aura un enfant. Plus que jamais l'existence de la famille est difficile d'autant que Lucien ne travaille pas. C'est un rêveur, un instable; il délaisse déjà sa jeune femme, il est pris par l'action politique ou plutôt par le rêve de

cette action. Lucien veut se réserver, pour ce qu'il appelle la vraie vie. "Tu verras, un jour commencera la vraie vie. Le principal, c'est d'y arriver intact". Henri, le camarade de classe, l'ami d'enfance retrouvé, l'intellectuel qui est pour le chambardement total, non pour le repêchage individuel, Henri incite Lucien à quitter une vie où il ne peut que croupir. Lucien part pour Paris, abandonnant femme et enfant. De là il avertit sa soeur qu'il a dû "accepter un boulot pénible mais combien exaltant. Je vais me mêler aux vrais combattants, partager la vie inhumaine des ouvriers d'usine..." Quelque temps après, répondant à l'appel de son frère, Elise gagne elle aussi la capitale. La vraie vie va-t-elle commencer?

La deuxième partie du récit a trait à l'expérience de travail dans une grande usine, au contrôle de la chaîne. Cette expérience qui est déjà celle de Lucien, est désormais partagée par sa soeur. Lucien est en définitive faible, chimérique, égoïste et chimérique en même temps. Elise a une autre énergie, une autre force morale, et un besoin plus profond de tendresse, de confiance.

L'intérêt majeur du livre est dans la description de cette vie quotidienne: la journée de travail, le contre-maître, les ouvriers, le tumulte, le vacarme, la monotonie, la discipline, l'amitié qui n'a pas le temps de s'exprimer. Le retour, le soir, alors que la fatigue est souvent trop grande pour s'intéresser à autre chose.

C'est le temps de la guerre d'Algérie: parmi les ouvriers, il y a de nombreux algériens. Leurs rapports avec leurs camarades français. Le rôle des militants communistes. La vie difficile des ouvriers arabes dont beaucoup militent dans le F.L.N. Les contrôles policiers. L'atmosphère lourde, tendue qui pesait sur la France il y a dix ans. La classe ouvrière son comportement face à la guerre d'Algérie. Rien de tout cela n'est décrit de manière abstraite: il s'agit de vécu, d'intensément vécu. C'est par l'effort, la pauvreté, le travail, la routine, la solitude qu'Elise traduit en conscience ce qu'elle ressent. Et ce qu'elle éprouvera en se liant, à la réprobation de ses camarades, avec un arabe, Arezki, l'un des meilleurs travailleurs, et aussi l'un des militants les plus intelligents.

Lucien qui est tombé malade périra dans un accident de cyclo-moteur. Arezki, arrêté dans une râfle, disparaît. Elise doit rentrer chez la grand-mère: "Quelle force nous a manqué? Où est la faille qui ne nous a pas permis de dominer ce qu'il est facile d'appeler le destin? Jusqu'à quel degré, sommes-nous coupables? (...) Ce que nous avons à défendre, ce que nous devons conquérir nous le laissons derrière nous. Ce sont Henri et ses semblables qui luttent à notre place. Que feraient-ils de la victoire s'ils la remportaient?"

Cette dernière question n'est pas la moins angoissante d'un livre qui mériterait plus d'être appelé document que roman, s'il n'était soutenu dans sa volonté de témoignage par un style efficace, simple et qui pourtant, çà et là, laisse échapper un élan de lyrisme, comme l'esprit et le coeur d'Elise ne parviennent pas à étouffer complètement cette foi dans la vraie vie.

R.T.

**MARCEL PROUST, CRITIQUE LITTÉRAIRE**, par René de Chantal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1967.

Voilà un ouvrage vraiment remarquable sur Marcel Proust. Pourtant, il n'était pas facile d'écrire une étude qui puisse apporter de nouveaux éléments et de nouvelles perspectives à la bibliographie proustienne. René de Chantal a réussi ce tour de force: sa thèse figurera parmi les études magistrales consacrées à Proust.

Le champ d'étude a été bien circonscrit par l'auteur: il s'agit de Marcel Proust en tant que critique littéraire. Or justement, Proust est un de ces écrivains pour qui la littérature, au même titre que la vie, est objet de fascination et de connaissance. La littérature, dans l'échelle des valeurs de Proust, n'est pas reléguée au rang des pièces de musée; c'est la vie au second degré — une des nombreuses manifestations de la vie et même une des plus riches. "Qu'est-ce que la littérature?, se demande-t-il. Vaut-elle la peine que j'y consacre ma vie?"... Nous, lecteurs, nous connaissons la réponse; et nous ne pouvons que nous réjouir que Proust ait consacré sa vie à cette littérature qu'il aimait tant...

L'ouvrage de René de Chantal est une prospection exhaustive et très instructive du rôle et de l'importance de la littérature dans la vie et l'oeuvre de ce grand créateur de vie qu'est Marcel Proust. Nous avons l'impression de cheminer avec Proust, de lire avec lui les auteurs qui l'ont impressionné, de faire l'inventaire de sa bibliothèque imaginaire. L'ouvrage de René de Chantal fourmille de références détaillées à la vie de Proust, à cette fabuleuse et continuelle aventure de l'esprit qui déborde ses oeuvres et ses écrits intimes; cette aventure l'a occupé à chaque instant de sa vie et ceux qui l'ont connu en témoignent. René de Chantal a colligé nombre de ces témoignages épars qui contribuent à conférer à son étude un caractère vivant, presque intime. On se sent très près de Proust; on a quasiment l'impression de fouiller dans ses notes intimes, de l'entendre parler, s'extasier, se choquer. Et ces nombreuses citations n'alourdissent pourtant pas l'ouvrage de Monsieur de Chantal.

Bref, cette étude est d'une lecture agréable, cursive, on ne peut plus proustienne. Et c'est sans doute un des plus grands mérites de l'auteur.

H.A.

**JE VOULAIS TE PARLER DE JEREMIAH, D'OZELINA ET DE TOUS LES AUTRES**, roman par Jean O'Neil, Montréal, Editions HMH, 1967, 216 pages.

Ce premier roman d'un jeune journaliste est pleinement réussi. Il est rempli de tendresse à l'égard des êtres et des choses; les petits faits de la vie quotidienne prennent une importance qui ne dépassent pas la réalité.

C'est le long monologue d'un jeune père qui s'adresse à son petit enfant et qui lui raconte sa courte vie. Il raconte les ancêtres, à l'époque où ils sont venus dans ce pays, leur vie. Il raconte ses travaux, ses joies, ses escapades d'étudiant. Sans fard. Simplement. En nommant médiocrité ce qui l'est, en nommant plaisir ce qui l'est. De façon directe. Avec le plaisir d'écrire et de raconter.

Vers la fin de son livre l'auteur écrit ces quelques lignes qui résument bien sa tentative: "*C'était une bien petite histoire, comme tu vois. Ils sont venus de partout, à divers moments, tous portés par l'espoir d'un pays neuf, d'une vie neuve. Comme des milliers de citoyens s'achètent un carré de vert à même les campagnes. Ils sont venus, ils ont fait ce qu'ils ont pu et ils sont morts un peu déçus de n'avoir pu davantage. Une histoire qui a l'âge de l'homme et que chaque homme porte en soi, que j'ai portée moi-même avec amour et souvent avec désinvolture, parce qu'elle était lourde. Je voulais simplement te la dire pour que tu la connaisses en partant. Car pour toi, elle aura des variantes qui m'impressionnent.*"

J.-G. P.